



Vue, en 2016, de la « forêt urbaine » du quartier d'affaires d'Otemachi, à Tokyo, conçue en 2009 par le paysagiste Michel Desvigne. TARO ERNST

Dimanche 4 octobre aux aurores, quatorze platanes quinquagénaires étaient abattus quai d'Ivry, à Paris ; huit autres l'étaient le dimanche suivant. Les alertes de la fédération France Nature Environnement n'y ont rien changé. Un nouveau quartier doit voir le jour sous les bretelles du périphérique, la piste cyclable à double sens et la voie de bus doivent être élargies. « J'ai vu le Tweet trois jours avant, j'ai aussitôt demandé un sursis à exécution », assure Christophe Najdovski, adjoint de la maire de Paris, Anne Hidalgo, chargé de la végétalisation de l'espace public. « Le coup était déjà parti. Mais c'est typiquement le genre de choses à ne plus reproduire », admet-il.

A l'heure où la nouvelle équipe parisienne promet 170 000 plantations, cinq forêts urbaines et un plan local d'urbanisme plus protecteur du végétal, la coupe de ces grands troncs heurte les esprits. C'est que l'arbre des rues n'est plus celui contre lequel on peste parce que les feuilles bouchent les chéneaux ou rendent les trottoirs glissants, relève une exposition qui lui est consacrée à Lyon, « La ville-forêt ». Il est celui qui sauvera les villes, du moins celui sans qui celles-ci seront bientôt invivables. Les élus en réclament à tout-va, les architectes font pousser érables et ficus sur n'importe quel bout de terrasse. Au risque d'en oublier parfois l'objectif recherché.

Initialement programmée jusqu'en décembre, l'exposition sur la ville-forêt présentée dans les locaux du conseil d'architecture, d'urbanisme et de l'environnement (CAUE) du Rhône, visible aussi en ligne, est l'aboutissement d'une réflexion menée depuis trente ans dans une ville où l'urbanisme des « trente glorieuses » a fait des ravages. L'échangeur de Perrache en lieu et place du cours de Verdun, l'équivalent du Champ-de-Mars à Paris, en est le stigmate le plus saillant, « mais c'est tout l'héritage du XIX^e siècle des parcs et jardins qui a été détruit », résume Frédéric Ségur, spécialiste des arbres et du paysage de la métropole lyonnaise.

Or, dans une ville où le climat en 2050 sera celui de Madrid aujourd'hui, où des différences de 10 °C sont d'ores et déjà ressenties entre les quartiers centraux et la périphérie en plein mois d'août, les frondaisons du Second Empire manquent cruellement. « Après la canicule de 2003, une étude de l'Inserm a fait le lien entre les îlots de chaleur urbains et un taux de mortalité de 80 %. Avec ne serait-ce que 1 °C en moins la nuit, on aurait pu empêcher 20 % de mortalité », rappelle Frédéric Ségur.

L'heure est donc à la plantation massive. Lyon a son plan Canopée pour 2030. A Paris, le paysagiste Michel Desvigne, oqui a déjà reconstitué un bois de bouleaux dans une cour HLM du 19^e arron-

dissement, et planté une « forêt » dans le quartier Otemachi de Tokyo, réfléchit au moyen de renouveler l'expérience sur le parvis de l'Hôtel de ville et la place de la Bourse, en lieu et place du premier niveau de parking. Il est aussi question de couvrir les talus du boulevard périphérique selon les principes du botaniste japonais Akira Miyawaki – densifier au maximum, éclaircir après. Quant à l'Atelier parisien d'urbanisme (APUR), il a recensé les kilomètres de rues végétalisables, notamment celles de l'hypercentre, très minérales.

« SYMBOLISME DE L'ÉCOLOGIE »
Le mouvement est mondial. Au vu de l'urgence, les habitants sont appelés en renfort. « Si chacun plante un ou deux arbres, ce sont des centaines de milliers d'arbres dans la métropole », insiste Frédéric Ségur, à Lyon. En Amérique du Nord, en Allemagne, ou à Brisbane (sur la côte est australienne), les « tree planting day » et « national tree day », financés par les grandes banques et constructeurs automobiles, rassemblent des milliers de volontaires.

A chaque repiquage de châtaignier ou de bouleau, des compteurs sur Internet informent les citoyens des économies réalisées pour le système de santé, le secteur de l'énergie, de l'eau. A Toronto et Vancouver, au Canada, les panneaux indiquant la valeur financière sont fixés directement sur le tronc. Car en plus de rafraîchir la ville – « un arbre, c'est cinq climatiseurs », confirme Anaïs Prével, architecte paysagiste à

l'agence d'urbanisme de Lyon –, les arbres absorbent le CO₂, les particules fines, retiennent les eaux de pluie, limitent les éboulements de terrain. Ils hébergent aussi les chauves-souris, les grimpeaux des bois, les sittelles torchepot et autres passereaux.

Un dollar investi, c'est 5 dollars par an rapportés à la collectivité, résumant les économistes américains. « Rapporté à l'échelle de Lyon, cela signifie que la canopée actuelle représente 1,9 million d'euros de dépense évitée pour le système de santé, car c'est moins de problèmes respiratoires, et moins d'allergies », assure Anaïs Prével.

Les New-Yorkais ont évidemment relevé le défi, lancé par l'ancien maire Michael Bloomberg, de planter 1 million d'arbres en dix ans. Une cérémonie a été organisée, en octobre 2015, à Joyce Kilmer Park, un petit parc du sud du Bronx, pour célébrer le millionième sujet, un orme de Chine. Cependant, ce que la belle histoire ne dit pas, c'est que certains de ses congénères n'ont pas survécu aux trois premières années, les plus délicates.

« Sous prétexte de végétaliser la ville, de faire baisser la température, on plante n'importe quoi, n'importe où, n'importe comment. Mais planter des oliviers en pot ne résoudra pas les canicules urbaines. C'est une arnaque », s'agace Caroline Mollie, architecte paysagiste et autrice de *Des arbres dans la ville. L'urbanisme végétal* (Actes Sud, 2009, réédition juin 2020, 256 pages, 36 euros). Elle n'a pas de mot pour décrire le projet d'« arbres flottants » de Copenha-

« Planter des oliviers en pot ne résoudra pas les canicules urbaines. C'est une arnaque »

CAROLINE MOLLIE
architecte paysagiste

gue, dont les premières images ont inondé les agences à l'été 2020. Un tilleul vogue sur un îlot en bois recyclé de 20 m². Ici, un trentenaire se prélassait à côté de sa barque. Là, trois amis arrivés en kayak prennent l'apéro. « Évidemment, c'est séduisant. Mais quel avenir pour ces arbres ? On est sur du vivant ou pas ? Quand ils dépériront, on les mettra au rancart et on en plantera d'autres à la place ? »

Même réaction outrée au sujet du programme de plantation de 3 millions d'arbres à Milan, ou encore, dans la même ville, du « Bosco verticale » (« bois vertical », 2014) de Stefano Boeri, dont les deux tours entièrement couvertes de végétation ont été plusieurs fois primées. « Mais combien de béton supplémentaire a-t-il fallu pour soutenir le poids de la terre sur chaque balcon ? », interroge à son tour l'architecte suisse Philippe Rahm, auteur d'une *Histoire naturelle de l'architecture* (Editions du Pavillon de l'Arsenal, 312 pages, 24 euros) et commissaire de l'exposition du même nom au Pavillon de l'Arsenal, à Paris.

PLEIN CADRE

Poussée des villes-forêts : jusqu'à l'absurde ?

Partout dans le monde, les grandes métropoles développent des projets de végétalisation, pour rafraîchir les cités et lutter contre le réchauffement climatique. Avec le risque, dénoncé par certains architectes, d'agir en dépit du bon sens

lions d'habitants. « Il s'agit de favoriser le développement de belles couronnes susceptibles de régénérer l'air au mieux et de dispenser le maximum d'ombrage en plantant les bons arbres aux bons endroits », poursuit Caroline Mollie.

« Il y a aussi d'autres façons de rafraîchir les villes », insiste Sébastien Giorgis, paysagiste-conseil de l'Etat et adjoint à la maire (PS) d'Avignon. Les rues des villes du Sud sont très minérales, « pourtant, on résiste mieux à la chaleur qu'ailleurs ». « La mondialisation des réponses n'est peut-être pas la solution. On oublie trop souvent la dimension culturelle du lieu », observe-t-il. Il n'y a pas un arbuste sur la place Jemaa-El-Fna, à Marrakech ; à Nyons (Drôme), les oliviers sont sur les collines, et non sur les places en pot. « Mais les rues sont étroites. A Avignon, les coeurs d'îlot sont très plantés. La nuit, l'air circule, et, le matin, on ferme les fenêtres. » Il ne nie pas l'aspiration au vert, « mais il y a d'autres façons d'y répondre qu'avec ce concours de celui qui affichera le plus grand nombre d'arbres ».

Cette tendance à planter partout « sans prendre le temps de réfléchir où l'installer » réduit parfois l'arbre à un équipement public, déplore l'architecte Pascale Richter qui, pour son centre de soins psychiatriques à Metz, en Moselle, prix de l'Equerre d'argent 2018, a veillé à ce que chaque salle de consultation, chaque salle d'activité, chaque salle de repos donne sur un pin sylvestre, un mirabellier ou un prunus. Car le végétal, c'est également du beau, de l'esthétique.

Et du soin. Il est maintenant prouvé que les patients restent moins longtemps à l'hôpital lorsque leur chambre a vue sur un arbre. En 2018, une étude publiée dans le *Journal of the American Medical Association* (JAMA) rapportait qu'« à Philadelphie la transformation d'une friche en espace vert a fait chuter de 4 % le nombre d'habitants du quartier déclarant un état dépressif ». Les Japonais ont recours depuis longtemps aux pouvoirs apaisants de la nature. Contre le stress, les médecins prescrivent des bains de forêt, ou shinrin-yoku, sur ordonnance. ■

ÉMELINE CAZI